cours. Et pourtant quel Parlement a jamais accompli une œuvre égale à celle des députés de 1792 ? L'Empereur, à ses yeux, n'est qu'un despote, qui a vaincu par l'épée une agitation stérile. Napoléon cependant restera dans l'histoire comme le continuateur de la Convention, « l'enfant bâtard » de la Révolution. Il a, le premier, établi une Société des Nations européennes. S'il était resté l'ami du Tzar, au dire de Mr Whibley lui-même, les Russes auraient eu une Constitution dès 1814. La défaite des armées françaises a retardé d'un siècle leur libération.

L'auteur des *Political Portraits* est l'ennemi résolu des démocrates et des socialistes ; mais si tous leurs adversaires avaient autant de franchise et d'humour, les luttes politiques deviendraient des joutes intellectuelles sans amertume, et l'on s'entendrait mieux pour mener à bien les réformes que dictent la justice et le bien public.

L'étude sur Jonathan Swift fut composée pour être lue en conférence à l'Université de Cambridge. Ce n'est pas une critique de l'œuvre de Swift, mais elle contient des aperçus intéressants sur sa carrière et son esprit. Mr Whibley refuse de voir en Swift un Rabelais britannique. Après avoir parlé de la gaieté de l'auteur de *Pantagruel*, il montre que le créateur de *Gulliver* ne la partageait point.

La passion dominante de Swift, c'est la colère contre l'injustice et contre l'oppression. Il rit peu et fait rarement sourire. Il appartient à la catégorie de ceux qui, sans illusion eux-mêmes, voudraient arracher aux autres les illusions qui leur masque les visages des hommes. On s'étonne du génie que révèle *A Tale of a Tub*, mais on ne s'en amuse pas.

De plus, il y a une certaine sécheresse dans le style de Swift, dans la perfection de ses œuvres, dans la justice essentielle de ses opinions, une sécheresse qui ne pouvait subsister dans l'âme de Rabelais. L'humour de Rabelais est aussi vaste et aussi large que l'Univers, l'esprit de Swift, limité par la précision même, ne déborde jamais.

Ces lignes offrent un intérêt nouveau à la veille de la publication de l'édition annotée du *Tale of a Tub* que prépara Mr Guthkelch, érudit modeste dont la mort prématurée a été une perte pour la science anglaise.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NEO-GRECQUES

Astérios : *Ta Helleno-slavika Synora* ; Anguira, Athènes. — *Digénis Akritas*. — *Le Sacrifice d'Abraham*. — Gr. Papamihail : *Ekklisia kai Theatron* ; « Grammata », Alexandrie. — Angelos Sikelianos : *I Synidisi tis Gynaikas* ; Athènes. — Memento.

Si la répercussion du traité de Bucarest dans la conscience hellénique a produit quelques fruits amers que nous n'attendions pas, l'agrandissement territorial de la Grèce n'en a pas moins posé des pro-

blèmes dont seule la victoire des Alliés sera en mesure d'apporter la solution. Les plus urgents d'entre eux sont exposés avec beaucoup de clarté dans une récente étude de M. Astériadis : **Les Frontières helléno-slaves**. Cette question des limites de la plus grande Grèce, au regard des plus récentes acquisitions de territoires, est en effet capitale, et peut-être est-ce parce que les chefs de l'Hellade étaient trop mal préparés à la résoudre que les intrigues germano-bulgares ont réussi à tourner, contre les véritables intérêts de l'Hellénisme, la popularité du roi Constantin. Il est juste de dire également que les gouvernants de l'Entente ne surent point voir de quels liens étroits la question de Constantinople se rattachait au problème de l'expansion de l'Hellénisme jusqu'à ses limites naturelles, problème posé par le traité de Bucarest.

Le grand mérite de Vénizélos est d'avoir compris que l'idée traditionnelle d'hégémonie byzantine devait être provisoirement abandonnée. L'auteur de l'*Orient méditerranéen*, M. André Dubosc, le remarque fort judicieusement :

> Pour Vénizélos, la Grande idée de l'expansion devait de toute nécessité, être remplacée par la conception moderne de la nation ; c'est-à-dire qu'au lieu de l'essaimage de la race sur le littoral méditerranéen, partout où le Grec peut s'installer et trafiquer, il fallait donner avant à celui-ci un territoire nettement délimité. Un tel territoire entraîne des voisins permanents, avec lesquels il convient de s'entendre et auxquels il faut parfois faire des concessions.

Avant de revendiquer le Bosphore, Vénizélos se préoccupait ainsi de faire de l'Egée une mer hellénique sur les deux rives, conformément aux droits vitaux qui résultent pour la race de son habitat séculaire. Il est indubitable, au surplus, que les plus grosses difficultés de règlement équitable et définitif sont en Macédoine, où les Slaves sont nombreux. Mais toutes les côtes, de Salonique à Constantinople, sont grecques, ainsi qu'une bonne partie de la Thrace.

Or, les colonies helléniques n'ont jamais cessé d'essaimer sur tous les rivages de la Méditerranée orientale et de la mer Noire.

Il s'ensuit que le respect du principe des nationalités cadre assez mal çà et là avec la Grande Idée d'unité ethnique, qui aimente les aspirations du monde hellène.

Au fait, cette Grande Idée n'a longtemps visé que la restauration de l'Empire byzantin et la reconquête de Constantinople ; elle comporte l'hégémonie grecque dans les Balkans, laquelle ne saurait être assurée que par la force, et dont le principe va contre l'instinct profondément démocratique de la race.

N'oublions pas, en effet, comme M. E. Driault le faisait remarquer dès 1900 dans ses *Vues sur la Question d'Orient*, que Constantinople fut fondée par un empereur romain.

Mais si l'unité panhellénique semble pratiquement irréalisable, du moins dans l'instant, il ne s'ensuit pas que les Grecs irrédimés ne puissent utilement revendiquer les garanties de liberté auxquelles ont droit toutes les populations civilisées. Pourquoi n'y aurait-il pas dans l'avenir une République de Pont avec Trébizonde pour capitale, voire une République thrace, qui consacrerait la neutralisation de Constantinople?

Tels centres helléniques, fort éloignés du foyer principal de la Race, ont brillamment sauvegardé à travers les siècles l'intégrité du sentiment national. Il suffit pour s'en convaincre de feuilleter attentivement les *Etudes de Littérature grecque moderne* où M. Hubert Pernot a rassemblé et condensé la matière de ses cours professés à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris sur le moyen-âge byzantin et sur la naissance de la littérature néo-grecque.

Des sept chapitres qui composent le livre, trois sont consacrés à la première période des lettres néo-helléniques ou période des origines, les quatre autres portent sur la deuxième période dite crétoise.

Il n'est pas de témoignage plus significatif de l'importance historique et culturelle de l'Hellénisme en Asie Mineure que celui qui nous est fourni par le cycle épique anatolien de **Digénis Akritas**. Deux parties distinctes, et dont le lien n'a pu être clairement défini jusqu'ici, le composent : 1° des ballades traditionnelles répandues en nombre considérable à travers toute l'Asie-Mineure et jusqu'à Chypre, 2° une chanson de geste analogue à notre *Chanson de Roland* et célébrant les exploits d'une sorte de margrave des marches de Cappadoce. De là le nom d'Akritas, qui désigne spécialement ces gardiens de frontières. Et comme aux veines du héros se mêlait le sang hellénique au sang sarrazin, il fut baptisé Digénis, l'homme aux deux races.

Les ballades épiques recueillies à ce jour par M. Politis — et, en ce qui concerne spécialement l'île de Chypre, par M. Pantélidis — dépassent le millier. Elles sont riches d'images et de péripéties; mais souvent elles s'enchevêtrent. Le poème ne comprend guère plus de trois mille vers, et le souffle qui l'anime manque souvent de réelle puissance, au point que certaines ballades lui sont nettement supérieures; mais il peint admirablement la vie byzantine des provinces, et ses descriptions sont empreintes d'une grande fraîcheur. La première version en fut découverte à Trébizonde et publiée immédiatement avec traduction française, en 1875, par MM. Sathas et Legrand.

Le manuscrit était du xve siècle; il fut par la suite édité à Constantinople par les soins de M. Savas Joannidis, qui en avait justement fait cadeau à l'Ecole hellénique de Trébizonde.

Un autre manuscrit fut découvert à Andros et publié en 1881 à Athènes par les soins de M. Miliarakis. Il y a aujourd'hui six éditions, dont l'une, établie en 1892 par M. Legrand sur un manuscrit de Grotta-Ferrata, offre des caractéristiques assez particulières.

Selon l'opinion de M. Pernot, la naissance des légendes akritiques peut être vraisemblablement reportée au xe siècle, au temps de Nicéphore Phocas et de Basile le Bulgaroctone. Elles seraient, par conséquent, contemporaines du *Livre des Rois* de Firdouçy, le grand épique de la Perse, et auraient quelque peu devancé nos propres chansons de geste. A la différence de nos Roland, de nos Olivier, des paladins de notre cycle épique primitif et de ce Marko Kraljevitch que célébrent les poèmes serbes, Digenis Akritas se montre particulièrement sensible à la séduction féminine, et l'amour dans sa vie tient au moins autant de place que le souci de défendre la foi et l'Empire. Sa renommée franchit de bonne heure les limites du monde grec. Non seulement les légendes akritiques ont influencé certains récits turcs ou slaves, mais M. Zenker a pu soutenir en 1905 que le poème anglo-normand de *Beuve d'Hanstone* dérivait d'une source akritique.

Ainsi s'affirme l'étonnante faculté créatrice du génie grec. Comprimé ici, presque étouffé, il refleurit là. Aux xvie et xviie siècles, la Crète, sous l'influence de l'Italie, de int un merveilleux foyer intellectuel, et c'est avec raison que M. Pernot, dont l'érudition minutieuse se complète d'un goût littéraire averti, insiste sur le charme de chefs-d'œuvre comme le **Sacrifice d'Abraham** ou la *Belle Bergère.*

Cette pastorale infiniment gracieuse, qui tient à la fois de Théocrite et de Guarini, eut une fortune singulière; elle s'est répandue dans le peuple. Quant au *Sacrifice d'Abraham*, très supérieur pour le style et pour l'intérêt tragique à l'œuvre de notre Théodore de Bèze, il garde le mérite d'avoir inauguré en Europe le théâtre psychologique. C'est un véritable *mystère* d'auteur inconnu et que l'on peut faire remonter au début du xvie siècle. Sa langue rappelle celle de *l'Erotokritos* et il requiert par endroits la comparaison avec notre *Iphigénie.*

Injustement délaissé, ce poème mériterait d'être ressuscité au grand jour de la scène, et il a quelque chose d'actuel qui pourrait y prêter merveilleusement.

M. Grégorios Papamihaïl, qui traite avec tant d'autorité philosophique et historique des rapports de la religion et de l'art dramatique, aurait pu, dans un beau livre récent, **Eglise et Théâtre,** s'arrêter longuement sur cette tragédie sacrée.

Ce qu'il s'efforce surtout de montrer, c'est que l'évolution des sociétés humaines est solidaire de l'idéal religieux et que le théâtre,

interprète des mœurs,ne saurait, sans dégénérer,rompre absolument avec la foi. L'argumentation de M. Papamihaïl est ingénieuse et serrée. Appuyé fortement sur l'histoire byzantine, sur l'analyse des théories de Schiller, de Rousseau, de Tolstoï, il prouve que l'Esthétique et l'Ethique ne peuvent marcher l'une sans l'autre. Il conclut en niant l'incompatibilité du Christianisme et de l'Art. Ce bel ouvrage sera lu avec fruit, non seulement par ceux qui s'intéressent aux destins de l'Eglise d'Orient, mais par les penseurs épris de garder à la civilisation l'appui de principes forts et par les artistes qui sentent la nécessité pressante de reprendre contact avec l'âme des foules.

La grande originalité d'Angelos Sikélianos, c'est d'avoir réincorporé à la poésie le frisson religieux, je ne dirai pas chrétien ; car l'ivresse panique, qui transporte le chantre visionnaire de **La Conscience de la Femme**, est faite de ce culte passionné de la vie, que condamnent les plus fervents imitateurs de Jésus.

Mais la *Conscience de la Femme* est un hymne à l'Amour, principe du monde, source de joie pure, aliment de rédemption, et le christianisme est né d'une pensée d'amour.

Par l'enthousiasme brûlant, par l'extase, l'Ame essentielle se révèle au Poète, et le rythme naît, qui préside à la genèse des dieux.

Grâce à Platon, Sikélianos rejoint Dante et Shelley : c'est l'esprit d'une Béatrix nouvelle qui le guide à travers les hauteurs, et cette Béatrix serait bien proche d'une Notre-Dame, si elle n'était d'abord Harmonie. Le poète du *Voyant* n'était jamais monté si haut, et il est temps que l'on salue en lui autre chose qu'un prodigieux créateur d'images. L'Amour seul possède les clefs du mystère et il le prouve. Disons en passant que Sikélianos est le frère de Mme Pénélope Duncan, cette femme admirable morte prématurément il y a quelques mois, et qui fut le guide sûr de Raymond Duncan dans son apostolat d'art et de bienfaisance.

MEMENTO. — *Anguira* publie *Les Fables pédagogiques* de J. Pergialitis. Le genre est difficile ; mais l'auteur est poète plus encore que pédagogue, et il se révèle créateur, même dans les pièces qu'il emprunte à ses prédécesseurs. L'apologue trouva toujours en Orient sa terre d'élection. M. Pergialitis pourrait être appelé le Kryloff de la Grèce moderne ; mais c'est de notre Marie de France que nous aimerions le rapprocher ; car elle écrivait comme lui une langue neuve, et elle avait la grâce dans la simplicité.

Les *Lettres athéniennes* de M. Costas Gazias sont une gerbe gracieuse de 24 poèmes en prose — autant que l'alphabet a de lettres. La langue en est à la fois concise et souple, le rythme ingénieux le sentiment délicat, parfois profond, avec une pointe de volupté

M. N. Poriotis, traducteur brillant,poète dramatique averti et vigoureux, a pris, avec sa collection *Ta Erga*, une initiative des plus méritoires. Il offre au public grec, qu'il sait passionné de théâtre, les chefs-d'œuvre contemporains de la littérature dramatique : *Salomé* d'Oscar Wilde, *Comme*

les feuilles de Giacosa, *Marie Magdeleine* de Maeterlinck, *La Cena delle Beffe* de Sim Benelli, auxquels il ajoute *Trisevgeni* de Palamas et *l'Hélène de Sparte* du grand Verhaeren.

Pour cette œuvre l'auteur du *Glottre* a trouvé un traducteur digne de son incomparable puissance verbale : Costis Palamas lui-même, dont le vers chante si merveilleusement.

Grâce à *Grammata* qui tiennent une place d'élite dans la vie littéraire grecque, à *Néa Zoi*, et à d'autres revues : *Phœniloas*, *Propylées*, etc., Alexandrie est devenue l'un des centres intellectuels les plus actifs de l'Hellénisme.

La petite collection de vulgarisation philosophique qui se publie aux éditions de *Grammata* vaut d'être remarquée pour la pensée généreuse qui la dirige. Est-ce un foyer qui se rallume ?

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Cunisset-Carnot : *La Vie aux champs pendant la guerre*, Ernest Flammarion, 4 fr. — Emile Bréhier : *Pendant la Guerre*, E. de Boccard 2 fr. — Capitaine Z : *L'Armée de 1916*, Payot, 4 fr. — Ch. Valentino : *L'Indemnisation des infirmités de guerre, le droit de l'infirme*, Giard et Brière, 8 fr. 50. — Dr Harry Stürmer : *Deux ans de Guerre à Constantinople*, Payot, 3 fr. 50. — Maurice Ablay : *De la Gloire et du Sang*, Librairie Moderne, à Bruxelles et Londres, 4 fr. — Léon Gaillet, *Coulibaly*, Jouve, 2 fr. 25. — Raymond Genty : *La Flamme Victorieuse*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Gertrude Atherton : *The Living Present*, John Murray, 6 s. — R. E. Vernède : *Letters to his Wife*, W. Collins, 6 s.

La Vie aux champs pendant la guerre. — Livre utile entre tous, plaisant quoïque sérieux, et qu'il faudrait faire lire aux ruraux qui lisent. S'il n'y en a pas beaucoup, ceux qui ont le temps peuvent au moïns en parler aux autres. Travaux des champs et commerce avec cet ennemi sinistre qu'on appelle : le préjugé, se tiennent, hélas, finissent par se liguer contre les intelligences ouvertes à la véritable science du cœur humain. C'est par la discipline bien ordonnée de la vie terrienne qu'on aura la possibilité de réparer les grands maux de la guerre.

Le paysan de France, sans l'alcool et sans la politique, ces deux fléaux du peuple, seraient certainement le plus apte à comprendre, sinon son intérêt, au moins l'intérêt général qu'il y a dans la destruction de quelques routines. Mais on a, en tuant l'absinthe, oublié que c'est le poison des villes. A la campagne il reste tous les autres poisons régionaux : *les marcs, les calvados, les fine, les eaux-de-vie* vieilles ou jeunes, surtout les fameux *amers* qu'on prétend sans danger et qui mélangent leur fiel au sang pauvre des ouvriers agricoles.

L'horreur de l'eau, qu'éprouve l'homme des champs, est une chose anormale qu'il est presque impossible de vaincre et qu'il faudrait vaincre.